Document généré le 26 juin 2025 02:15

Anthropologie et Sociétés

Présentation. L'ethnolinguistique aujourd'hui. État des lieux

Christine Jourdan et Claire Lefebvre

Volume 23, numéro 3, 1999

L'ethnolinguistique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015615ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015615ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Jourdan, C. & Lefebvre, C. (1999). Présentation. L'ethnolinguistique aujourd'hui. État des lieux. *Anthropologie et Sociétés*, *23*(3), 5–13. https://doi.org/10.7202/015615ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PRÉSENTATION
L'ETHNOLINGUISTIQUE AUJOURD'HUI
État des lieux

Christine Jourdan et Claire Lefebvre

Alors que nous nous apprêtons à quitter ce siècle, si important pour l'anthropologie, nous proposons dans ce numéro un état des lieux de l'ethnolinguistique, branche souvent méconnue de cette discipline. Il eût été difficile de faire un survol complet de l'ethnolinguistique dans l'espace, nécessairement restreint, qui nous a été alloué, et nous avons dû faire une sélection des thèmes que nous souhaitions y voir figurer. Le principe qui a guidé notre choix a été celui de la pertinence. La question suivante était particulièrement importante : parmi toutes les approches sociales et culturelles du langage, quelles sont celles qui ont le plus de pertinence pour une anthropologie contemporaine qui ne serait pas linguistique ? Il était impossible de répondre à cette question sans prendre également en compte les regains d'intérêt au sein de l'ethnolinguistique pour certaines approches. À l'interface de ces deux préoccupations, les « grands classiques » sont arrivés bons premiers : l'hypothèse de Sapir-Whorf, l'anthropologie cognitive, le changement linguistique, la langue et les rapport de genres, et la créolisation. Tous ces thèmes recoupent ceux qui articulent une grande partie de l'anthropologie contemporaine, notamment le changement social et culturel, ainsi que la construction sociale et symbolique des identités.

Nous commencerons par une anecdote. Lors de la réunion de l'Association Américaine d'Anthropologie qui se tint à Philadelphie en décembre 1998, eut lieu une importante session sur le thème de l'anthropologie linguistique pour un nouveau millénaire. La consigne donnée par l'organisateur à chacun des intervenants fut de rendre compte de leur thème de façon synthétique, à la manière d'une entrée encyclopédique, mais surtout de façon à en montrer la pertinence pour l'anthropologie générale. À l'origine de cet exercice se trouvait le désir clairement exprimé par l'organisateur de faire sortir la linguistique anthropologique de ce qu'il percevait comme un isolement aux marges de l'anthropologie. Il s'agissait donc pour les ethnolinguistes de tendre la main aux anthropologues et de leur montrer non seulement ce qu'était l'ethnolinguistique aujourd'hui, mais surtout comment elle pouvait leur être utile.

Si le succès d'une telle session se mesure à la qualité des présentations et au nombre d'auditeurs, celle-ci fut une vraie réussite. Pourtant, elle n'attint pas son but, et cela, pour deux raisons principales. Tout d'abord, peu d'anthropologues acceptèrent l'invitation : sur les 300 personnes qui remplirent la salle, seules dix

d'entre elles s'identifièrent comme anthropologues non linguistes quand l'organisateur invita les membres du public à indiquer leur appartenance disciplinaire. On peut donc en déduire que tous les autres étaient des anthropologues linguistes qui étaient venus, en quelque sorte, « écouter la messe », c'est à dire se conforter dans le déjà su, le déjà familier. De plus, parmi les quelque vingt allocutions qui furent prononcées, six seulement s'attachèrent à montrer clairement le lien qui existait entre les préoccupations et les théories de l'ethnolinguistique contemporaine et celles des anthropologues socioculturels ou à montrer comment certains modèles interprétatifs propres à la linguistique pouvaient être utilisés par l'anthropologie (avec les réserves épistémologiques d'usage sur les emprunts interdisciplinaires). Sur la base de cette expérience, il semblerait que l'isolement de l'ethnolinguistique senti par l'organisteur soit bien réel : les anthropologues, souvent peu armés en linguistique, ont peu ou pas d'intérêt pour cette science connexe qui utilise un jargon particulier pour parler d'un fait social ; les anthropologues linguistes, de leur côté, semblent avoir de la difficulté à faire partager leur vision de la culture à travers le prisme de la langue.

Et pourtant l'histoire de l'anthropologie, particulièrement dans sa version américaine, est en grande partie l'histoire des relations entre la linguistique et l'anthropologie. Keesing (1992) montre que ces relations n'ont pas été faciles. Elles ont été marquées par des périodes de rapprochement et d'éloignement qui ont vu de brillants pas-de-deux, mais aussi les plus douloureuses chutes au fur et à mesure de la transformation de la discipline, alors que les intérêts des chercheurs oscillaient entre le particularisme et l'universalisme, entre le culturalisme et le mentalisme. Ces rapports difficiles ont toutefois permis l'union de modèles, l'échange de paradigmes et le rejet et l'emprunt de concepts centraux qui ont fait fructifier les deux disciplines : pensons au relativisme linguistique, à l'ethnoscience et l'ethnosémantique, au structuralisme et, plus récemment, à l'anthropologie cognitive, au dialogisme et à la créolisation culturelle. Même si certaines de ces approches n'ont pas fourni les résultats escomptés, et même si plusieurs d'entre elles ont été vivement critiquées (structuralisme et ethnoscience, entre autres), elles ont marqué la pratique anthropologique de nombreuses générations de chercheurs et, par le fait même, l'histoire de la discipline. Bien des anthropologues semblent oublier la contribution de la linguistique à leur discipline, et on peut se demander si cet oubli n'est pas un commentaire plus général sur l'épistémologie des frontières disciplinaires d'une part, mais surtout sur le peu d'impact réel qu'a l'étude des pratiques langagières dans l'histoire de l'anthropologie. On peut remarquer avec Dell Hymes (1980 : xv) que « [...] the history of a discipline is not a history of the origin of ideas but a history of their use ».

L'anthropologie linguistique, ou la linguistique anthropologique, étudie le langage à partir du concept de culture, et cherche à découvrir la signification qui est inscrite dans la pratique culturelle du langage. Tout autant que l'anthropologie, l'ethnolinguistique est une discipline herméneutique qui s'intéresse au sens et à la signification culturelle. La phrase de William Foley (1997 : 3) est, à ce propos, très révélatrice : « It is an interpretive discipline peeling away at language to find cultural understandings ». Les études d'ethnolinguistique se concentrent en général

autour de deux grandes approches sur les relations de la langue et de la culture, qui ont longtemps été traitées comme antinomiques : la langue est dépendante du fait culturel ; la langue organise le fait culturel. Même si les chercheurs contemporains n'attachent plus autant d'importance à cette division formelle, il n'en demeure pas moins que cette dernière à jeté la base de la différence fondamentale qui existe aujourd'hui entre l'ethnolinguistique et la sociolinguistique proprement dite : l'interprétation de la culture, d'une part ; les indices et corrélats sociaux, d'autre part.

La tradition linguistique qui marque l'ethnolinguistique à ses débuts s'inspire directement de la philosophie allemande du 19e siècle, et particulièrement des thèses humboldtiennes. Mais elle s'inspire aussi d'une tradition intellectuelle qui étudie la transformation des langues et leur histoire. L'étude du changement linguistique a été un des point centraux de l'ethnolinguistique, depuis ses origines dans la philologie — science du langage éminemment sociale malgré ses côtés surannés et élitistes —, en passant par l'étude des rapports entre langue et nationalisme, ou plus largement, langue et idéologie. Comme le montre Kevin Tuite dans la fresque qu'il brosse ici, l'intérêt des ethnolinguistes pour l'étude du changement linguistique participe de leur souci de comprendre les aspects du changement social que l'étude du langage peut révéler. Travaillant dans une perspective diachronique, Tuite commence par proposer une épistémologie de la linguistique historique qui situe cette science au carrefour de l'histoire et de l'anthropologie. D'entrée de jeu, le propos est clair : rappeler que la linguistique historique, comme toute autre science, n'est pas un but en soi mais un moyen d'explication. Avec toute la précision qui caractérise son travail, Tuite nous montre les détails de la méthode comparative mise sur pied par les néogrammairiens du 19e siècle. Cette méthode permettra la réunion des langues indo-européennes en famille, et plus tard, la répartition en familles des autres langues du monde. L'intérêt des linguistes du 20e siècle sera tout autre : clarifier les concepts (synchronie/diachronie ; langue/parole ; convergence/divergence, etc.), raffiner les méthodes (analyse transformationnelle, étude de la variation sociolinguistique), comprendre les liens entre la pensée et le langage, et les effets de la culture sur le changement linguistique. Tuite nous montre avec beaucoup d'habileté que les liens entre le linguistique et le social affectent le changement linguistique, mais surtout que le langage est avant tout un produit social. Il rejoint en cela la position de G. Sankoff (1980 : xxi) : « [....] my conviction that in the long term language is more dependent on the social world than the other way around ». De plus, si langage il y a, le changement fait partie de sa définition. Le changement est l'essence même du langage.

Il est vrai que la connaissance qu'ont maints anthropologues en matière d'ethnolinguistique se limite souvent à l'hypothèse de Sapir-Whorf, selon laquelle la langue crée des habitudes de paroles qui organisent et génèrent des schèmes de pensée particuliers. Mais l'ethnolinguistique est de nouveau à l'ordre du jour dans bien des secteurs de l'anthropologie américaine contemporaine, en raison d'un regain d'intérêt pour le débat entre le particularisme et l'universalisme. Cela s'illustre, entre autres, par la relecture de travaux et d'auteurs classiques associés au particularisme (on pense par exemple aux travaux de Darnell [1990] sur Sapir ;

à la relecture que fait Lucy (1992) du relativisme linguistique; à l'édition magistrale que fait Irvine (1994) de l'œuvre de Sapir. Il est vrai que cette hypothèse a été centrale dans le développement de l'ethnolinguistique, ne serait-ce que parce qu'elle pose un rapport essentiel, organique même, entre la langue et la culture, et de fait, se situe au cœur des débats sur les liens entre la langue, la représentation, l'interprétation et la connaissance. L'ethnolinguistique américaine qui émerge sous l'égide de Boas au moment où Saussure et Jakobson raffinent les concepts opérateurs de la linguistique structurale, s'inscrira dans une autre perspective, celle du relativisme linguistique. Mais ses thèses sous-jacentes, développées par Sapir et Whorf, ne sont pas éloignées de celles que l'on trouve dans la philosophie allemande du langage décrite par Tuite (*infra*), à savoir unité organique entre pensée, langue et culture. Dans ce volume, trois auteurs reprennent ces thèses sous divers angles : Regna Darnell, Paul Kay et Penelope Brown.

Dans l'article qu'elle nous livre sur ce thème, Regna Darnell s'intéresse à Whorf et s'attache à nous montrer la place qu'il occupait dans l'ethnolinguistique américaine de l'avant-guerre. Figure originale, dans un monde universitaire en ébullition mais meurtri par la « grande dépression », Whorf est atypique : les principales intuitions qui guideront sa pensée lui proviennent de ses expériences de travail, et non de ses recherches ethnographiques en milieu « exotique ». Et pourtant ces intuitions qui, du vivant de Whorf, seront laissées pour compte — faute de temps peut-être — feront l'objet, dès sa mort, d'une attention assidue et d'une critique serrée. Mais l'influence de la soi-disant « hypothèse whorfienne » semble avoir dépassé les intentions de l'auteur. D'où la mise en garde de Darnell contre une lecture de Whorf qui serait simpliste et se limiterait à une interprétation mécaniste de ses observations sur le lien entre la pensée habituelle et les catégories linguistiques. D'une façon limpide, et avec une grande simplicité de ton, Darnell nous montre où se situe la césure entre les approches de Boas et de Sapir : ce passage de son article est révélateur en ce sens qu'il identifie clairement les principes qui sous-tendent l'ethnolinguistique américaine et qui la lanceront dans une direction culturaliste et dans une trajectoire cognitiviste : analyse phonémique, théorie de l'esprit (*theory of mind*), rapport ontologique entre langue et culture.

Cette réanalyse de l'hypothèse de Sapir-Whorf permet également un renouveau de l'anthropologie cognitive, qui s'intéresse particulièrement aux rôles des métaphores et à la représentation linguistique de l'espace. Mais ce regain d'intérêt est sans aucun doute lié aussi à l'effet combiné qu'ont la linguistique cognitive et la critique anthropologique et littéraire postmoderne sur notre conscience collective de chercheurs en sciences sociales. Serait-ce, comme l'a écrit Roger Keesing (1992 : 606) que « The time for another period of sustained dialogue on the margins has come ». Une des marges est sans nul doute celle de l'universalisme qui caractérise l'analyse des termes de couleurs.

L'article signé par Paul Kay est un retour sur les débats suscités par les conclusions du livre de Berlin et Kay (1969) sur les termes de base se référant aux couleurs dans les langues du monde. Ces conclusions contrevenaient à la position whorfienne, alors acceptée comme standard. Elles sont de deux ordres. Premièrement, les termes de base se référant aux couleurs appartiennent à un ensemble de

onze catégories perceptuelles dans toutes les langues du monde. Deuxièmement, ces catégories sont lexicalement encodées dans l'histoire d'une langue dans un ordre partiellement déterminé. Ces conclusions ont été l'objet de critiques de divers types par un certain nombre d'auteurs. Dans son article, Paul Kay répond à trois objections formulées principalement par Lucy (1997). Ces trois objections sont que 1) dans plusieurs (et peut-être dans toutes les) langues, les mots qui dénotent des propriétés de couleur indiquent également d'autres propriétés ; 2) dans plusieurs (et peut-être toutes les) langues, les termes de couleur ne constituent pas une classe morpho-syntaxique uniforme ; 3) les conclusions de Berlin et Kay sont le produit d'une méthodologie fabriquée. Dans son article, Kay répond de façon vigoureuse et détaillée à ces trois critiques, couvrant ainsi plus de trente ans de recherche sur les termes de couleur, ainsi que les principaux débats entourant l'état et l'évolution de ce sous-ensemble du lexique dans les langues du monde.

L'anthropologie cognitive, originellement connue sous les noms de « nouvelle ethnographie », « ethnographie sémantique » ou encore « ethnoscience », s'est développée vers la fin des années cinquante à partir d'un mouvement en anthropologie linguistique visant à revoir la notion de culture en vigueur à l'époque chez les ethnographes. On insistait sur la méthodologie et sur la nécessité de mettre en valeur les catégories culturelles fondamentales. Comme l'explique Penelope Brown dans son article, la notion de culture, alors conçue en termes de « comportements ou d'objets fabriqués » devait dorénavant être considérée en termes de « systèmes de connaissance ou de dispositions mentales ». L'article qu'elle nous livre ici fait le point sur quarante ans d'histoire de l'anthropologie cognitive en abordant des questions relatives à la relation entre langue et pensée, à la façon dont la langue et d'autres systèmes sémiotiques influencent la pensée humaine, au rôle de la langue dans l'organisation de la connaissance dans la pensée, etc. Les débats et les controverses entourant ces questions y sont clairement exposés : d'une part, « ceux qui s'intéressent aux universaux de la cognition humaine et ceux qui, à l'inverse, insistent sur l'importance des différences culturelles » et, d'autre part, « ceux qui considèrent la cognition comme purement mentale et ceux qui, à l'inverse, insistent au contraire sur le fait que la nature de la cognition est englobante, incorporée, interactionnelle et contextuellement dépendante ». La première partie de l'article résume l'approche et les buts de l'anthropologie cognitive depuis ses débuts jusqu'à son déclin temporaire dans les années soixante-dix. La deuxième partie traite de la tradition de recherche américaine sur les modèles culturels. La troisième partie présente un état des lieux sur les nouvelles approches de la relativité linguistique. Les récents travaux européens sur la linguistique et la cognition des relations spatiales y sont amplement discutés. L'auteure conclut par une ouverture sur le futur, en proposant de nouvelles avenues de recherche dans ce domaine fascinant de l'anthropologie.

Malgré l'intérêt des ethnolinguistes pour les relations entre la pensée, la société et les structures inconscientes du langage, il est un domaine dans lequel l'étude de ces relations est restée longtemps absente : celui du langage et du genre. Et pourtant, le genre, sexuel et social, est autant le produit d'interactions linguistiques et psychologiques qu'il est le produit d'interactions sociales. C'est ce

manque que Povinelli cherche à combler dans l'article énergique et passionné qu'elle livre sur la psychanalyse et le langage en nous montrant comment « les sujets sexuels et genrés [...] le deviennent par le langage ». Le constat qu'elle fait sur les développements récents de l'anthropologie des genres montre toute l'attention qui est maintenant portée à la structuration de la genralité par le langage, notamment par la codification linguistique des émotions, des désirs et de la sexualité. L'étude de cette structuration doit se faire aussi en tenant compte du rôle déterminant que joue le langage dans l'expression symbolique et pratique des rapports de genre.

Mais elle ne peut se faire sans l'analyse de ce que Povinelli appelle une « grammaire intime », c'est-à-dire par l'analyse du langage intégré par l'individu au cours de la socialisation et qui permet l'incorporation de la question du genre. La socialisation des genres a été étudiée de façon très détaillée par Bambi Schieffelin (1990) : son étude de la socialisation des enfants chez les Kaluli de Nouvelle-Guinée se base sur une analyse des activités de paroles et de leurs liens avec les autres dimensions sociales, tels que systèmes d'échanges, rituels, mythes et définition des rôles sociaux liés au sexe. Mais dans l'approche de Povinelli, grande place est faite à la psychanalyse lacanienne, puisqu'il s'agit ici de proposer la réconciliation de la métalinguistique pragmatique avec une théorie du désir inspirée par la psychanalyse. Le contrat est de taille, on s'en doute, et Povinelli le sait bien, qui s'inspire pour ce faire des travaux de Jakobson, Silverstein, Lacan, mais aussi Foucault et Herdt.

L'ethnolinguistique, toutefois, ne s'intéresse pas uniquement aux aspects cognitifs, individuels ou collectifs de la langue. Elle place au centre de ses préoccupations la dimension culturelle de la pratique linguistique (intérêt qu'elle partage avec la sociolinguistique) en ce qu'elle a trait à l'histoire et aux transformations linguistiques des groupes sociaux. Les langues pidgins et créoles, langues nouvelles qui sont le produit de l'histoire très récente, en sont un exemple. Dans son article intitulé « Les créoles. L'état de notre savoir », Salikoko Mufwene introduit le lecteur à ce qui est devenu le champ d'étude des langues pidgins et créoles et attire notre attention sur certains points particuliers de l'étude de ces langues, notamment les théories sur leur genèse. Comme il le fait remarquer avec justesse, ces théories sont nombreuses et les avis partagés. Les langues pidgins et créoles sont dites mixtes parce qu'elles tirent leurs propriétés de plusieurs langues ; certaines de ces propriétés proviennent de la langue du superstrat (par exemple, le français pour le créole haïtien) et d'autres des langues du substrat (par exemple, les langues gbés de l'Afrique de l'Ouest pour le créole haïtien).

C'est d'ailleurs la nature de cette mixité qui a suscité l'intérêt de certains anthropologues, espérant pouvoir y trouver un modèle de compréhension des effets du changement culturel rapide sur certains types de sociétés. Les pidgins et créoles ont suscité l'intérêt des ethnolinguistes en raison du fait qu'ils sont créés dans des situations particulières de multilinguisme et dans un laps de temps relativement court. Ces langues ont tout d'abord été considérées comme marginales, socialement et géographiquement, mais elles se trouvent sur tous les continents — Afrique, Asie, Australie, Océanie, dans les Amériques et aux Antilles (voir

Smith 1995). Mufwene va plus loin et discute certaines des théories qui ont été proposées pour expliquer l'origine de ces langues. Nous les regroupons autour de quatre grands pôles. L'approche universaliste — les créoles reflètent la grammaire universelle — a été proposée par Bickerton (1984) et par Seuren et Wekker (1986). L'approche superstratiste — les créoles constituent des variétés dialectales des langues européennes qui ont contribué à la formation de leur lexique — est défendue par Chaudenson (1992), Fournier (1987). L'approche substratiste — insistance sur la contribution des langues du substrat au créole — est défendue par Alleyne (1981) et Holm (1988). Certaines font découler les propriétés mixtes des langues créoles des processus cognitifs qui président à leur formation. D'autres utilisent les modèles trouvés dans l'apprentissage des langues secondes, tels que le calquing (Keesing [1988] et Jourdan et Keesing [1997]) attribuent à ce processus certaines des propriétés du pidgin des Îles Salomon. D'autres entretiennent l'idée que la formation des langues créoles peut être expliquée par les processus identiques à ceux qui jouent un rôle dans le changement linguistique en général : la relexification (Lefebvre 1998 ; Lumsden 1999) et la réanalyse : Sankoff (1990, 1991). Mufwene passe également en revue les définitions des grands concepts du domaine et discute avec beaucoup de doigté le problème épineux de la relation historique entre les langues pidgins et les langues créoles. Son article a le grand mérite de montrer clairement la diversité des opinions et des théories dans ce champ d'étude en ébullition.

Le lecteur au fait de la discipline que nous présentons ici remarquera certains manques évidents : point d'article sur l'idéologie du langage ni sur l'ethnographie de la communication. Nous regrettons fortement que les auteurs responsables de ces articles n'aient pu les soumettre. Nous avons nous-mêmes été aux prises avec des restrictions sur la longueur des textes et avons pris le parti de faire court, et de laisser la parole à nos auteurs. Nous sommes certaines que les travaux présentés ici sauront, par leur qualité et leur envergure, satisfaire le lecteur le plus exigeant. Tous les articles réunis présentent un état des lieux du domaine qu'ils abordent en faisant la synthèse de questions qui ne manqueront pas d'intéresser les anthropologues : relations entre la cognition et le langage, entre le langage et la perception du monde et entre le langage et la représentation culturelle. Tous les textes sont accompagnés d'une copieuse bibliographie qui permettra au lecteur d'approfondir les sujets présentés.

Références

ALLEYNE M., 1981, *Comparative Afro-American : An Historical-comparative Study of English Based Afro-American Dialects of the New World.* Ann Arbor, Karoma.

BERLIN B. et P. KAY, 1969, *Basic Color Terms : Their Universality and Evolution.* Berkeley et Los Angeles, University of California Press.

BICKERTON D., 1984, « The Language Bioprogram Hypothesis », *The Behavioral and Brain Sciences*, 7 : 173-221.

CHAUDENSON R., 1992, *Des îles, des hommes, des langues. Langues créoles/cultures créoles.* Paris, l'Harmattan.

DARNELL R., 1990, *Edward Sapir : Linguist, Anthropologist, Humanist.* Berkeley, University of California Press.

FOLEY W., 1997, *Anthropological Linguistics. An Introduction.* Oxford, Blackwell Publishers.

FOURNIER R., 1987, *Le bio-programme et les français-créoles : vérification d'une hypothèse.* Thèse de doctorat. Université de Montréal.

HOLM J., 1988, *Pidgins and Creoles* (Cambridge Language Surveys 1). Cambridge, Cambridge University Press.

HYMES D., 1980, « Foreword » : ix-xv, *in* G. Sankoff (dir.), *The Social Life of Language.* Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

IRVINE J. (dir.), 1994, *The Psychology of Culture : A Course of Lectures by Edward Sapir.* Berlin et New York, Mouton de Gruyter.

JOURDAN C. et R. KEESING, 1997, « From Pisin to Pijin : Creolization in Process in the Solomon Islands », *Language in Society*, 26, 3 : 401-420.

KEESING R., 1988, *Melanesian Pidgin and the Oceanic Substrate.* Stanford, Stanford University Press.

———, 1992, « Anthropology and Linguistics » : 593-609, *in* M. Pütz (dir.), *Thirty Years of Linguistic Evolution.* Amsterdam, John Benjamins.

LEFEBVRE C., 1998, *Creole Genesis and the Acquisition of Grammar : The Case of Haitian Creole.* Cambridge Studies in Linguistics, n° 88. Cambridge, Cambridge University Press.

LUCY J. A., 1992, *Language Diversity and Thought : A Reformulation of the Linguistic Relativity Hypothesis.* Cambridge, Cambridge University Press.

———, 1997, « The Linguistics of Color » : 320-345, *in* L. Hardin et L. Maffi (dir.), *Color Categories in Thought and Language.* Cambridge, Cambridge University Press.

LUMSDEN J. S., 1999, « Language Acquisition and Creolization » : 129-157, *in* M. DeGraff (dir.), *Language Creation and Language Change. Creolization, Diachrony and Development.* Cambridge, MIT Press.

SANKOFF G., 1980, *The Social Life of Language.* Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

———, 1990, « The Grammaticalization of Tense and Aspect in Tok Pisin and Sranan », *Language Variation and Change*, 2 : 295-312.

———, 1991. « Using the Future to Explain the Past » : 61-74. *in* F. Burn et T. Huebner (dir.). *Development and Structures of Creole Languages*. Creole Language Library 12. Amsterdam et Philadelphie. John Benjamins.

SCHIEFFELIN B., 1990. *The Give and Take of Every Day Life : Language Socialization of Kaluli Children*. Cambridge. Cambridge University Press.

SEUREN P. et H. WEKKER. 1986. « Semantic Transparency as a Factor in Creole Genesis » : 57-71. *in* P. Muysken et N. Smith (dir.). *Substrata Versus Universals in Creole Genesis*. Creole Language Library n° 1. Amsterdam et Philadelphie. John Benjamins.

SMITH N., 1995. « An Annotated List of Creoles. Pidgins. and Mixed Languages » : 331-375. *in* J. Arends. P. Muysken et N. Smith (dir.). *Pidgins and Creoles : An Introduction*. Amsterdam. John Benjamins.

Christine Jourdan
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia
1455. Boulevard de Maisonneuve Ouest
Montréal (Québec) H3G 1M8
Jourdan@vax2.concordia.ca

Claire Lefebvre
Département de linguistique
Université du Québec à Montréal
C. P. 8888. succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8
lefebvre.claire@uqam.ca